

# ÉCHOS DU CONGRÈS

Il est intéressant de savoir l'accueil fait par les groupements ouvriers à leurs délégués, au retour du Congrès de Londres.

De ce qu'on en sait déjà, il résulte que les politiciens guesdistes sont bougrement en baisse; il y a partout, - même dans les groupements qui leur semblaient le plus favorables, de la répulsion pour leurs manigances.

Voici d'ailleurs deux compte-rendus qui prouvent que dans la lutte engagée contre les politiciens les délégués n'ont pas outrepassé l'opinion des groupements au nom de qui ils parlaient:

-----

## A AMIENS

Lundi, Ferdinand Guérard, délégué par la Bourse du Travail d'Amiens a rendu compte de son mandat, salle Cardon.

Il rappelle d'abord qu'il avait pour mandat de s'opposer à toute éviction. Puis il démontre que les parlementaires sont venus au Congrès non pour y discuter loyalement, mais pour le faire tourner à leur profit. On l'a vu dès l'ouverture de la première réunion de la section française, quand Gabriel Deville demanda à la Commission de vérification des mandats qu'avant tout il soit posé la question suivante à chaque délégué: «*Votre organisation et vous même acceptez-vous l'action parlementaire?*». C'était dénaturer la déclaration de Zurich. Comme ce ne fut pas admis, Gabriel Deville se retira de la commission.

Quand on en vint à la vérification des mandats, on ne trouva pas ceux de Millerand, Viviani et Jaurès. Ils répondirent n'avoir pas besoin de mandat car ils en tiennent un de leurs électeurs, «*supérieur à tout autre*».

Alors, Eugène Guérard proposa d'admettre ces délégués à charge par eux de déposer dans le plus bref délai un mandat régulier; Millerand protesta déclarant que sa qualité de député suffisait.

Au vote, les députés sans mandat furent admis, mais il est nécessaire de remarquer que Vaillant, qui présidait, n'a pas mis aux voix la proposition d'Eugène Guérard, malgré diverses réclamations. Cela eut certainement changé le résultat car beaucoup se prononcèrent pour l'admission non pas parce qu'ils approuvaient l'attitude des députés, mais parce qu'il leur répugnait d'exclure qui que ce fût.

Guérard raconte ensuite tous les mics-macs du Congrès, comment la clique marxiste y était maîtresse.

Il narre un petit incident qui en dit long sur la valeur des compte-rendus de la *Petite République*. C'était Dubreuilh qui, primitivement, avait été chargé de faire le compte-rendu, au jour le jour: mais, comme il resta avec la majorité, ce reportage lui fut retiré et confié aux «*bons soins*» de Viviani.

Pour définir d'un mot ce qu'a été ce Congrès il dit: «*Tout s'est rassemblé d'un bout à l'autre, politicaillerie, roublardise, duperie!*».

F. Guérard conclut en engageant les syndicats à ne pas tomber dans le piège grossier que leur tendent les politiciens: ce serait leur perte irrémédiable.

Il est d'avis qu'il n'y a plus lieu pour les groupements économiques, d'adhérer aux congrès politiques, qu'ils soient régionaux, nationaux ou internationaux. Il a le ferme espoir que les syndicats s'entendront pour tenir des congrès internationaux où on se bornera à échanger ses manières de voir et où aucun credo ne sera imposé.

Approbation pleine et entière de sa conduite à Londres est donnée à F. Guérard, à l'unanimité moins six abstentions.

Les rares guesdistes que compte encore Amiens n'ont pas ouvert la bouche, — c'était pourtant le bon moment!

En somme, mauvaise soirée à Amiens pour les parlementaires.

Un syndiqué amiénois.

-----

#### CHEZ LES TAILLEURS PARISIENS

Lundi soir, a eu lieu une réunion convoquée par la chambre syndicale; le délégué au Congrès a exposé ce qui s'y est passé et quelle a été son attitude en faveur de l'admission de tous les délégués.

Il a constaté avec regret que les formalités machiavéliques avaient pris un temps énorme qu'on aurait pu employer à étudier les questions qui intéressent le monde travailleur.

Toutes ces querelles byzantines l'ont amené à considérer ces congrès comme écœurants et il préfère que ce soit un autre que lui qui revoie ces vilaines choses. Il constate qu'il a été fait beaucoup plus de besogne, en deux jours, à un congrès corporatif des tailleurs, qui a eu lieu à côté de la parlotte officielle; mais aussi les députés - qui ne cherchent qu'à se tailler une popularité sur le dos des ouvriers - en étaient absents.

Un camarade a demandé à ce que la réunion soit consultée sur la question politique: à l'unanimité, moins trois voix, la politique a été répudiée comme source de toutes divisions entre travailleurs.

En outre, on a convenu de chercher les bases d'un groupement commun, respectant l'autonomie de chacun, pour l'étude des questions économiques et sociales et la poursuite de l'émancipation intégrale. Une grande réunion a été décidée et il est à espérer que de l'agitation créée par le Congrès de Londres sortira une ère de féconde propagande.

Paul Flétri

-----

Ainsi, le délégué des tailleurs dont il est question ci-dessus a carrément désapprouvé les manœuvres guesdistes et affirmé que toutes les vilaines manigances de ces politiciens l'ont écœuré. Il en parle d'autant plus savamment qu'il était avec eux.

Tant mieux qu'il en soit ainsi! C'est la meilleure preuve du dégoût général pour la politique: à Londres, ce délégué, Pelletier, s'est peut-être trouvé entraîné par le prestige des «*grands hommes*»; les députés l'ont ébloui et il les a suivis sans trop savoir; à Paris, en se retrouvant au milieu des camarades d'atelier il s'est ressaisi.

Il assure qu'à la délégation française, le lundi matin, il s'est prononcé pour l'admission de tous les délégués, - cela se peut. Mais, ce qui est sûr c'est que, l'après-midi, il s'est déclaré pour le maintien de l'article 11. Or, Gabriel Deville avait dit et redit que ce maintien impliquait la reconnaissance de l'utilité du parlementarisme, même pour les délégués des syndicats. Si, après coup, il a reconnu sa boulette, - tout est bien! Seulement, tant qu'a duré le Congrès il n'a rien fait pour que nous le sachions. Les guesdistes l'ont compté comme étant de leur bord et nous nous avons cru qu'il était du troupeau baptisé «la section de Navarre».

Il s'en dégage aujourd'hui, - mieux vaut tard que jamais! Il ne sera pas le dernier à plaquer la clique guesdiste.

**Émile POUGET.**

-----